Les territorialités multiples du terrain dans l'enquête

Julia Bonaccorsi
Université Lumière Lyon – 2, ELICO (EA 4147)

Les questions abordées ici considèrent deux dynamiques fondamentales qui animent les recherches en sciences humaines et sociales : la formulation ou construction des objets de recherche d'une part ; l'exercice interprétatif mené dans la praxis de l'enquête d'autre part.

La première dynamique appréhende la *complexité*, la seconde est herméneutique et vise la *signification*. Pour les Sciences de l'information et de la communication, la réflexivité relative à ces deux dynamiques a plus particulièrement été rediscutée à la fin des années 1990, donnant lieu au début des années 2000 à des publications importantes (Davallon, 2004) et à une (modeste et relative) ébullition d'une partie de la recherche doctorale aux prises avec des *corpus hétérogènes*, des *méthodologies croisées*, notamment dans le champ des travaux sur la médiation culturelle [1]. Le dossier de la revue *Etudes de communication* portant sur « Questions de terrains » en 2002 est par exemple assez représentatif de ce moment (Da Lage, Vandiedonck, 2002).

La discussion avec certaines modélisations méthodologiques issues de la sociologie (par exemple, la notion d'acteur-réseau et plus largement la sociologie de la traduction ou de la médiation) et nourries par l'ethnographie, s'établit alors de manière sous-jacente dans des échanges essentiellement intra-disciplinaires. Il faut reconnaître que la méthodologie fait l'objet d'un questionnement particulièrement vif dans la discipline à cette période, en particulier à partir d'une conception de l'enquête « de terrain » qui permettrait d'échapper aux pôles production / réception, tout comme à une focalisation sur les produits ou encore à une vision systémique et très située de l'anthropologie de la communication (Winkin, 1996), en mettant l'accent sur la tension entre « dé-

1. En témoignent les différents recueils d'actes des Congrès de la SFSIC ; de manière plus circonscrite, voir le compte-rendu du Groupe de travail méthodologique co-organisé par le LaLICC-CNRS et le laboratoire Culture et Communication de l'Université d'Avignon entre 2002 et 2004 (Bonaccorsi, Labelle, 2004).

coupage » de produits et signification de ceux-ci comme des « traces », ainsi que le formulait Eliséo Verón :

> On travaille sur des états, qui ne sont que des petits morceaux de tissu de la sémiosis, transformés en des produits par le découpage. [...]. La possibilité de toute analyse du sens repose sur l'hypothèse selon laquelle le système productif a laissé des traces dans les produits et que le premier peut être (fragmentairement) reconstruit à partir d'une manipulation du second. En analysant des produits, autrement dit, nous visons des *procès*. [Verón, 1987 : 121.]

La sémiosis sociale (comme phénomène, comme flux) est alors appréhendée à la fois les pieds par terre et les yeux sur les textes. Ce sera mon cas, avec bien d'autres. Or, les références parfois évasives au *bricolage* méthodologique effectué ou à un éclectisme des méthodes restent insuffisantes pour consolider et définir un fil conducteur, et c'est pour ma part à Michel Foucault que je devrai l'ossature problématique de mon travail portant sur les discours sociaux sur la lecture, que j'appréhenderai comme une *formation discursive*. Plus largement, les écrits de Foucault constituent un ferment privilégié en SIC pour penser l'hétérogénéité et la matérialité des faits sociaux [2], selon une analyse de l'agencement que les usages parfois un peu élimés de la notion de dispositif tendraient à réduire : c'est bien l'herméneute qui *agence*, le dispositif n'étant pas un observable en soi, ou un prêt-à-emporter, mais un objet à construire à partir de l'enquête et de l'écriture. L'ethnographie constitue de ce point de vue une conduite méthodologique et réflexive pertinente, chemin suivi dans de nombreux travaux en SIC, non pas comme une boîte à outil (*méthode*) mais comme un enjeu théorique (*épistémologie*) pour l'analyse des processus communicationnels. De ce fait, il s'agit moins d'emprunts méthodologiques que d'une inscription dans les sciences sociales et dans la compréhension des faits symboliques auxquels elles sont toutes confrontées.

Dans un contexte de référence à l'anthropologie pour analyser la vie sociale des cultures et des idées, l'enquête de terrain apparaît donc comme une perspective à la fois très balisée par les sciences sociales, mais dont les *prises* restent instables et mouvantes dans le cadre de l'analyse communicationnelle, même si la filiation ou la proximité méthodologique avec l'ethnographie est remarquable.

> Par l'approche comparative liée à la distance cognitive entre l'enquêteur et ses enquêtés, [que l'enquête ethnographique] a conservée de son passé ethnologique, elle permet à l'enquêteur-chercheur de se défaire de l'ethnocentrisme savant – anachronisme, ethnocentrisme culturel, ethnocentrisme de classe – que les autres méthodes risquent de reconduire aveuglément, et d'autant plus qu'elles portent leur exigence de rigueur méthodologique sur la « preuve » plus que sur la construction des « données ». La force heuristique de l'ethnographie tient sans nul doute à sa puissance inductive

2. Bien entendu, les thématiques politiques (gouvernementalité, surveillance et biopolitique), mais également les écrits portant sur l'ordre des savoirs et la circulation des idées qui rejoignent certaines des problématiques historiques fondamentales des SIC. Les textes de Michel Foucault constituent des classiques sur les rapports entre savoir et pouvoir en particulier.

> – en d'autres termes, à sa capacité de changer de questions et d'hypothèses en cours de route. [Beaud & Weber, 2012 : 244.]

À ce titre, on peut regretter que le dialogue entre anthropologie et SIC, s'il a eu lieu en partie, reste inachevé. La saisie des observables et leur qualification engendrent des questions résistantes à tout lissage procédural dans des manuels, comme pour l'observation participante par exemple ou encore la pratique de l'entretien. Joëlle Le Marec a bien décrit les ambiguïtés de celle-ci dans les visées de connaissance des usages et des pratiques des publics. En effet, l'enquête recueille des situations de communication tout en les produisant. Ce sont ces résistances dans la « construction des données » ainsi évoquées par Stéphane Beaud et Florence Weber que je vais discuter à présent, en interrogeant plus spécifiquement le sens du terrain et la manière dont, dans ces démarches, le territoire constitue une variable abstraite.

Mon propos sera illustré par des exemples tirés d'une recherche portant sur l'action culturelle et la culture écrite et qui a donné lieu à deux enquêtes entre 1998 et 2004, à Lille puis à Marseille.

1 Approches « situées » et définition de la territorialité par la méthodologie de recherche

En premier lieu, je m'appuie sur le postulat que le « terrain » de la recherche constitue un niveau médian d'objectivation. Le Marec a ainsi très clairement exposé :

> Les conséquences du rapport au terrain appelées par l'approche communicationnelle. [...]. Le terrain, souvent mobilisé comme étant un découpage complexe servant à la fois au cadrage de la recherche dans des univers sociaux, au recueil de données, et à leur interprétation contextualisée, est apparu comme ne pouvant pas concrètement cumuler toutes ces qualifications sans qu'on se donne les moyens, au fur et à mesure du travail, de discriminer quand même les limites et les ruptures dans ces recouvrements, et sans qu'on fixe, parfois arbitrairement, des moyens de discriminer ce qui est terrain au sens d'unité spatiale et temporelle socialement pertinente du point de vue des acteurs qui la définissent comme unité (une bibliothèque, une école), et ce qui est terrain au sens d'unité d'observation de phénomènes pertinents du point de vue du chercheur. [Le Marec, 2002.]

Trois niveaux sont alors relevés par Le Marec pour définir ce qu'elle appelle « terrain » :

- Le premier niveau concerne la démarche empirique portant sur « un lieu qui a une pertinence sociale comme lieu de pratiques qui se mettent volontairement en rapport les unes avec les autres » (Le Marec, 2002). En ce sens, l'échelle peut en être extrêmement variée (exposition, musée, théâtre, quartier...) mais suppose une unité reconnue socialement.
- Le deuxième niveau de définition est lui constitué par la construction de l'objet concret en objet scientifique (Davallon, 2004). De ce point de vue, le terrain

est « un "lieu" reconfiguré par la recherche : il est toujours un espace intersémiotique, mais borné cette fois par les contraintes théoriques et empiriques une fois que celles-ci sont confrontables au terrain comme unité socialement pertinente. » (Le Marec, 2002).

- Le troisième niveau, abstrait, concerne la conceptualisation du complexe que le « terrain » rend possible, à partir de l'examen de « la zone de confrontation entre la réaction de l'observation au questionnement et la réaction du questionnement à l'observation » (*ibid.*).

De cet article très fertile, je retiens ces trois niveaux de définition du « terrain », dont on peut considérer qu'ils renvoient à plusieurs dynamiques propres au questionnement sur les territorialités du terrain. C'est en effet à partir du terrain que les pratiques de collecte et de constitution de corpus de données empiriques sont justifiées, dans un mouvement qui va d'un territoire vers des données ou plutôt vers des obtenus. Les énoncés typiques « je fais du terrain » ou encore « sur mon terrain » sont de bons exemples d'une certaine naturalisation pratique qui s'opère, semblant lier *naturellement* territoire et terrain.

Deux autres dynamiques sont toutes aussi essentielles, mais elles relèvent d'un mouvement inverse : il s'agit de la construction de l'objet de recherche qui fait retour sur la définition du terrain, et du travail d'attribution d'un statut aux données / obtenus.

Ici, je m'intéresserai plus particulièrement à l'explicitation des modalités de qualification du territoire du terrain, et de celles du terrain dans le territoire, les considérant comme autant d'opérations interprétatives. Je fais l'hypothèse que ces opérations engagent la définition de relations sémiotiques entre les observables.

En synthèse, les prémices sur lesquelles repose ce chapitre sont donc de deux ordres : tout d'abord, le territoire constitue un cadre de travail contextuel, de l'ordre de l'environnement socio-politique (acteurs, institutions, enjeux, logiques transversales), et relevant de plusieurs échelles (local / régional / européen...). Ensuite, il ne correspond jamais au « terrain » mais son intelligibilité y est entièrement contenue [3].

On peut ainsi dire que le territoire constitue bien une « abstraction » méthodologique, puisqu'il ne coïncide jamais avec le terrain, abstraction qui se déploie selon deux modalités. La première présuppose que le territoire est extérieur / antérieur au terrain, du point de vue de la temporalité et des objets de connaissance visés ; la seconde que le territoire est inclus dans le terrain – le terrain constituant le territoire, à partir des opérations interprétatives réalisées dans la recherche. C'est à la compréhension des effets de ces modalités sur la production de connaissances que je m'attelle désormais.

2 Enquête et hétérogénéité des observables

Tout d'abord, définir les territorialités de l'enquête conduit à expliciter nos manières d'intervenir au sein du social, pour transformer des objets et des pratiques en unités stabilisées et interprétées.

3. Voir le chapitre infra. : « Faire advenir le territoire dans l'enquête : rencontre des compétences, partage des expériences et négociation des positions savantes et profanes ».

Première illustration : l'action culturelle menée dans le champ du livre et de la lecture concerne des « terrains » circonscrits et pertinents socialement selon le niveau 1 (la bibliothèque de rue, les emplois de médiateurs du livre, la construction d'une médiathèque, etc.). Ainsi, l'enquête menée sélectionne et « ramène » dans ses filets des formes observables à partir d'une configuration du terrain (niveau 2) que la notion de *médiation* forme en objet scientifique : *les territorialités du terrain* articulent des lieux d'enquête à l'espace physique et institutionnel d'une ville, dans un contexte régional, en regard du cadre socio-politique synchronique et diachronique de l'action publique. Le travail d'enquête cherche à saisir le discours général tenu sur un objet culturel (la lecture) et son expression sur le terrain dans les actions mises en œuvre par les institutions culturelles (la pratique en situation). Quels moyens pour éclairer le processus de qualification de la lecture en enjeu social central ? Quel sens donné à la lecture dans les formes éclatées et plurielles de sa promotion ? L'objet de la recherche est donc situé au croisement du discours commun et des pratiques singulières, en cherchant en particulier à articuler plusieurs strates de la construction d'un besoin de médiation de la lecture (Bonaccorsi, 2009).

Par exemple, je me suis plus particulièrement intéressée à la relation entre espaces physiques et symboliques, à partir des institutions culturelles et des frottements symboliques que leur position topographique réelle et projetée engage, notamment dans le cadre d'actions culturelles hors-les-murs, ici observées dans le quartier Lille-Moulins en 1999.

> L'appropriation habituelle de l'espace se fait par l'occupation physique dans la rue (réunion autour des voitures, sur les perrons d'entrée, voitures laissées en double file devant la porte…) mais aussi par la voix (on s'appelle d'un bout à l'autre de la place, du haut des immeubles…) et par le regard englobant que les habitants ont depuis chez eux. Plus qu'il n'exerce une simple surveillance, ce regard enveloppe l'espace entier où se réalise l'action-lecture. Les habitants sont alors l'unique public de cette grande scène qui réunit divers espaces : le terrain de jeu, l'action lecture et la rue. D'une certaine manière, la lecture est subordonnée à ce regard. Si l'on prend la peine de regarder de ce point de vue large, la fiction d'une simple action-lecture se mue en rencontre, dans un espace, d'un ensemble emboîté de perspectives culturelles.
>
> […] L'espace de la rue, espace de vie, n'est donc pas gommé par l'installation de la bibliothèque hors-les-murs, au contraire, il est sans cesse signifié par la présence d'éléments qui lui sont propres. Le bruit, occasionné par le haut-parleur du tracteur de légumes qui envahit la rue entière, est un trait signifiant d'un espace de vie, de même que les capsules de bouteilles de bière laissées sur le sol. Les habitants redessinent constamment par certains de leurs actes les bords de leur territoire de vie : en lançant les blousons des enfants par les fenêtres, en s'interpellant… Ce sont pour les militants et les employés de l'« action culturelle » autant de signes de l'autre, de l'existence d'une culture autre, autant de rappels pour la bibliothèque hors-les-murs qu'elle est de passage. [Bonaccorsi, 2001 : 29.]

L'enquête ethnographique vise donc une mise en perspective des trajets et des confrontations d'espaces provoqués l'action culturelle et ses représentations afin d'éclairer ce que peut impliquer le déplacement physique d'une institution culturelle légitime dans un lieu désigné comme extérieur à cette culture, en décrivant les spécificités du contexte et les mécanismes d'interférence entre le « lire » et « l'urbain ».

Une deuxième illustration permet de préciser ce projet, et plus spécifiquement le jeu d'échelles qu'il engage : la *première territorialité du terrain* (niveau 1) balisée à l'échelle d'une ville, repose sur le postulat que les dispositifs d'action sont fortement ancrés dans des contraintes de territoires, de quartiers mais s'articulent à des échelles régionales et nationales. Ainsi, le réseau des bibliothèques municipales marseillais, alors en effervescence en vue de la construction d'une Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale, accuse un certain retard en termes d'équipements. Ce réseau en reconfiguration est côtoyé par les projets d'autres villes de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur dans le domaine du livre et de la lecture, projets qui ont été officialisés et subventionnés par le label « Villes-Lecture » (contrat État-Région, 1990) ; ce contexte régional n'est pas sans résonance sur les politiques locales du livre et de la lecture, qui tricotent avec une Association de Libraires forte et des associations qui ont pris parfois le relais de carences municipales dans les quartiers en difficulté.

La collecte est basée sur plusieurs niveaux de repérage de la présence de la question de la lecture dans la ville qui engage une *deuxième territorialité du terrain* (niveau 2). L'enquête traverse des textes, des gestes et des situations : la mise en scène de caractères typographiques d'imprimerie lors d'une Fête du Livre, la lecture oralisée en public dans la rue, les supports de communication, des textes officiels, comme le Rapport Pingaud-Barreau (1982), sont ainsi institués en énoncés d'un discours sur la lecture. Le choix de ce que l'on pourrait désigner comme des « terrains dans le terrain » s'effectue à partir de carottages micro-situés dans le temps et l'espace : l'événement culturel *Lire en fête*, un atelier de lecture oralisée, et un spectacle de lecture oralisée dans différents lieux publics de la ville par exemple.

Le processus de collecte et de constitution du corpus empirique relève bien d'une étape interprétative. En effet, la collecte et l'analyse de ces formes observables hétérogènes ne peuvent suffire à la description de la configuration de la formation discursive de l'action culturelle pour la lecture (niveau 3). Il me faut, pour cela, engager une formalisation et une organisation des résultats qui suppose une réflexion préalable sur les procédures de recherche conduisant à cette formalisation.

En effet, selon quels critères peut-on articuler les résultats obtenus au cours de la recherche, dans la mesure où ceux-ci sont issus de corpus hétérogènes et de méthodes plurielles (entretiens, analyse du discours, ethnographie visuelle) ?

3 Requalification et intersémioticité

Je vais développer ici deux étapes : la première tient à l'attribution d'un statut aux données, la seconde renvoie à la formalisation des manipulations réalisées sur les corpus.

La qualification des données et l'explicitation des procédures de textualisation des formes observables collectées constituent donc une première étape. Dans le cas mobilisé ici, la collecte est donc basée sur plusieurs niveaux de repérage de la présence de la question de la lecture dans la ville. Le premier recensement réalisé réunit ainsi des lieux, des actions, des objets, des discours inscrits, comme les rapports et des discours en production (les colloques ou les tables-rondes), mais aussi des entretiens avec des acteurs.

La conception du territoire mobilisée, si elle est donc forcément celle d'un objet dynamique et processuel, est également celle d'un espace public « aménagé », forme et matérialisation des politiques publiques de la culture (niveau 3). Ainsi, on considère que le territoire est à la fois le temps et l'espace dans et par lesquels des modes de représentation exercent leur opérativité sociale. À ce titre, on considère ici une *troisième territorialité dans l'enquête de terrain* qui relève de la problématisation par le concept de territoire même.

Une deuxième opération a consisté à organiser ce matériel empirique hétérogène à l'extrême – comprenant à la fois des niveaux d'observation, des temporalités, une matérialité et des lieux différents – en plusieurs pôles qui traversent les deux premières territorialités du terrain :

- Le premier pôle est celui de la *mémoire* : on entendra par là les discours médiatiques, archives, circulaires, la mémoire écrite des actions, des actes de colloques professionnels, etc. qui légitiment et instituent certains modes d'action plutôt que d'autres. Ce sont autant de gisements de données que l'on va interroger.
- Le second pôle est celui des *circonstances* ; il s'agit de l'ancrage géographique et socio-politique. Par exemple, la construction d'un nouvel équipement culturel est une circonstance qui induit des phénomènes hétérogènes : actions, discours, dispositifs, débats publics, une exposition institutionnelle du projet architectural et idéologique, etc. Le pôle *circonstances* concerne donc une donnée qui est configurée par la diversité des modalités de médiation qu'elle engendre.
- Le troisième pôle est celui de l'*événement*, un moment singulier qui condense et réunit les mêmes questions, auparavant diffuses et dispersées. Ainsi, *Lire en fête* fédère des actions pendant le mois d'octobre de chaque année, mais produit aussi des objets, des discours etc. Est ici signifiée la dispersion d'un observable dans les lieux divers et pour des acteurs collectifs hétérogènes, sur la base d'une dynamique commune, temporellement et idéologiquement.
- Un quatrième pôle considère les médiations de la lecture qui n'apparaissent pas directement rattachées à un projet d'action culturelle du moins au premier abord ; je nomme ce pôle *performance*.

À partir de cette polarisation, on voit se dessiner des corpus, non plus délimités par la nature des données, ou par les niveaux et temporalités d'observation, mais constitués d'un matériau discursif hétérogène. Ainsi, les statuts des observables collectés sont définis par le rapport sémiotique qu'ils entretiennent avec la médiation de la lecture. On peut plus précisément désigner comme des *laboratoires* ces corpus, en reprenant

le terme « *labo* » employé par Joëlle Le Marec ; elle montre ainsi de quelle manière les cadres et contraintes de recherche engagent la responsabilité du chercheur tout en générant un « espace intersémiotique » :

> C'est parce que cette responsabilité est exercée face à des collègues et des pairs, même absents sur le moment, qu'elle est malgré tout justifiable. Le terrain génère alors un autre espace intersémiotique borné par des pratiques de recherches qui lui donnent sens en tant que « labo ». [Le Marec, 2002.]

La seconde étape concerne plus spécifiquement la « manipulation » des observables en corpus intersémiotiques. J'emprunterai à François Rastier la formalisation qu'il propose des modes de repérage et d'analyse des genres des textes, pour interroger les relations des textes au corpus et la pratique de recherche que ces mises en relation supposent.

> [Le sens des textes] dépend de l'interprétation, contextualisation interne par la recherche de passages parallèles, et mise en relation avec d'autres textes au sein d'un corpus : il appelle ainsi une théorie générale de l'interprétation des objets culturels. [Rastier, 2001b.]

S'il est question dans cette formalisation de la matérialité symbolique du langage et de l'établissement de propriétés génériques de la textualité, je vais mobiliser ce même cheminement à propos de la démarche ethnographique présentée précédemment. Selon cette perspective, les modes de relation entre les textes (ou les observables) et les corpus sont régis par trois principes que Rastier décrit comme des paliers successifs vers une montée en généralité.

> L'interprétation procède principalement par contextualisation. Elle rapporte le passage considéré, si bref soit-il – ce peut être un mot : (i) à son voisinage, selon des zones de localité (syntagme, période) de taille croissante ; (ii) à d'autres passages du même texte, convoqués soit pour des tâches d'assimilation, soit de contraste ; (iii) enfin à d'autres passages d'autres textes, choisis (délibérément ou non) dans le corpus de référence, et qui entrent, par ce choix, dans le corpus de travail. [Rastier, 2001a.]

C'est bien ainsi que, « *sur* le terrain », sont collectées et réunies des formes observables, du dit et du non-dit.

> Le terrain est l'endroit et le moment où peuvent être dégagées des unités socio-communicationnelles bornées et objectivables, mais seulement dans la mesure où, dans le même temps, on accorde intérêt au fait que quantité d'éléments observés ne rentrent pas dans ces unités. Précisément parce que tout ce qui est disponible pour l'interprétation sur le terrain n'est pas nécessairement une inscription de quelque chose. [Le Marec, 2002.]

Les formes observables collectées sont ainsi qualifiées comme des énonciations d'un discours territorialisé sur la lecture. Cependant, cette qualification ne résout pas la

question de leur diversité et de leur *intersémioticité* (à la fois des discours, des gestes, des objets, etc.), et surtout, elle ne rend pas compte de la pluralité des modes de d'appréhension de ces formes observables dans l'enquête.

Approfondissons donc successivement ces trois principes de l'interprétation proposés par Rastier en les illustrant à partir d'un seul exemple.

Le premier principe est de *contextualité* (assemblage ou réunion).

> Qu'elle contextualise ou recontextualise, dans tous les cas la pratique des rapprochements génère du sens, de manière d'ailleurs inévitable sinon compulsive, selon un *principe de contextualité* qui pourrait s'énoncer ainsi : deux signes – ou deux passages d'un même texte mis côte à côte – sélectionnent réciproquement des éléments de signification (sèmes). Cet échange transforme leur signification en sens (soit par validation de traits inhérents, soit par actualisation et/ou propagation de traits afférents). [Rastier, 2001a.]

L'observation participante d'un atelier amateur de lecture à voix haute au sein de la Scène Nationale du Merlan (Marseille) conduit à collecter des matériaux d'enquête à partir d'un principe d'unité certes séquencé dans le temps et varié dans ses formats et lieux (huit mois d'atelier, un film, deux représentations publiques), mais que l'atelier contextualise : liste des ouvrages et extraits choisis par les participants, matériaux de travail et photocopies, film, livret final, journal de bord comportant la description sous forme de croquis et de textes de la disposition dans l'espace, séquences d'interactions verbales, consignes de travail, etc. L'ensemble des matériaux empiriques produits et archivés lors de cet atelier de lecture à voix haute est articulé par l'analyse de la poétique de médiation en jeu, à la fois promise initialement – apporter et lire des textes *fondateurs* – et performée dans le temps et par les sujets sociaux réunis. L'appropriation collective permet d'accéder à une spectacularisation de l'intime devant le public du Théâtre du Merlan où a lieu l'atelier.

Le deuxième principe est d'*intertextualité* : une transposition déterminée par le chercheur et qui fonde ainsi un parcours interprétatif en fonction d'une problématique.

> Deux passages de textes différents, si brefs soient-ils, et fussent-ils réduits à la dimension d'un signe, sélectionnent réciproquement, dès qu'ils sont mis côte à côte, des éléments de signification (sèmes). Cet échange surdétermine leur sens (par actualisation et/ou propagation de traits afférents). [*Ibid.*]

Une dimension de la territorialité de l'atelier est abordée dans l'enquête à travers la collecte de différentes références au théâtre et à sa position physique et politique dans la banlieue de Marseille : présence visuelle d'affiches et supports de communication ; signalétique ; « vues » des fenêtres sur les grands ensembles : accès au parking et circulation dans le Centre urbain où est situé le théâtre, etc. La Scène Nationale produit une communication qui reprend et répète sans cesse – du point de vue iconique et verbal – son ancrage territorial. La convergence des thèmes développés dans les

supports de communication pointe fortement les spécificités du quartier du Merlan, à la fois concrètes et légendaires. Le théâtre est mis en scène, constamment, dans son quartier, les identités du quartier et du théâtre se définissant réciproquement [4]. Enfin, un « désherbage » réalisé par la bibliothèque municipale du Merlan choque les participants de l'atelier de lecture à voix haute du Théâtre. Cet événement unique devient un récit répété au sein de l'atelier ; l'antagonisme des rôles et des représentations des deux institutions culturelles affleure dans ce récit en regard d'une continuité (et d'une contiguïté) topographique de la bibliothèque du Merlan et du théâtre et permet de comprendre à quel point le groupe se constitue et se définit en collectif de lecteurs, porteur de modèles et de valeurs, par rapport à d'autres médiations et institutions.

Ainsi, la poétique de médiation de l'atelier doit être ré-ancrée dans le projet culturel de la Scène nationale qui doit répondre à une mission d'action culturelle à l'échelle des quartiers Nord tout en favorisant la création contemporaine à l'échelle de la ville de Marseille. La compréhension du *modèle de lecture* en jeu dans cet atelier et fondé sur la sociabilité du lire permet d'observer d'une part une définition lettrée et autonome de la pratique de lecture (qui présuppose l'absence d'un besoin de médiation) et d'autre part les frottements de cette définition avec les normes scolaires ou des registres de légitimité non explicités.

Enfin, le troisième principe d'*architextualité* décrit les relations réciproques entre une donnée et le corpus : « tout texte placé dans un corpus en reçoit des déterminations sémantiques, et modifie potentiellement le sens de chacun des textes qui le composent » (*ibid.*). Ce principe concerne tout particulièrement les effets de la pratique de recherche en jeu dans l'enquête qui, en sélectionnant des formes observables et en recomposant des corpus à partir de ces sélections, modifie à la fois la découpe et le corpus construit.

L'atelier de lecture à voix haute constitue un « site d'enquête » qui est alors abordé comme une dimension d'appréhension de la formation discursive d'un devoir de lecture : à ce titre, il est relié et contrasté avec d'autres laboratoires, éloignés dans le temps ou dans l'espace, à partir de certains axes qu'il a permis de repérer ou de développer. Par exemple, l'atelier vise à spectaculariser l'expérience esthétique intime, qui s'hybride avec la mise en œuvre d'une ethnologie de la lecture *via* le recueil de témoignages des lecteurs – citant en exemple l'enquête de Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal. La paternité de ce dispositif est cependant revendiquée par le directeur artistique d'une autre compagnie de théâtre, dont les spectacles de lecture oralisée font également l'objet de mon enquête à Marseille. Chacune des compagnies réinterprète une méthode d'enquête issue de la sociologie de la lecture qui mobilise l'histoire de vie de lecteurs comme production de matériaux de recherche (Mauger, Poliak & Pudal, 2010). Le genre du récit de vie, littéraire et sociologique, apparaît comme un élément saillant du discours sur la lecture dont l'enquête révèle la circulation dans sa matérialisation. Il s'agit de travailler à l'interstice de ces relations et de caractériser les liens intertextuels dans ce qu'ils véhiculent, ou ce qu'ils excluent. Pour ce faire, le territoire apparaît comme une variable abstraite et instrumentale dont les configurations relèvent de la textualisation de la recherche – par des schémas,

4. Voir le chapitre *infra* : « Médias et mémoire des territoires : l'exemple de Villeurbanne. »

cartes, croquis notamment – permettant de fixer, relier et déplacer des unités ou des ensembles d'unités.

On peut ainsi relever que la recherche s'effectue en statuant trois fois sur les formes observables collectées : celles-ci sont retenues, d'abord, selon leur relation au terrain – et ainsi sélectionnées comme des *puncta,* en référence au *punctum* chez Roland Barthes [5] –; ensuite, les observables sont qualifiés en énoncés sur la lecture (organisés en *laboratoires*) ; enfin, elles sont saisies dans un *architexte* qui constitue à la fois la condition de possibilité de leur intersémioticité (cadre analytique), et qu'elles rendent elles-mêmes possible. La notion de pratique de l'intersémioticité détermine à la fois l'appréhension de formes observables de matérialités plurielles et la mise en relation de ces formes qui redéploie autrement le découpage des formes dans le social, sous l'angle de l'intersémioticité comme procédure de la recherche.

Proposition conclusive – La relation terrain / territoire, un rapport de temporalité

Dans ce chapitre, j'ai souhaité explorer plusieurs enjeux liés à la définition d'un territoire par le terrain (*pratique*), mais qui relèvent également de la définition du territoire du terrain (*interprétation*).

Par exemple, la collecte photographique conduit à une conscience du présent spécifique et à une négociation herméneutique entre la « trace » informée par la prise de vue et la compréhension de la sémiose sociale qu'opère la scénographie de la lecture de rue, la poétique d'un atelier de lecture à voix haute ou encore la présence architecturale d'un équipement culturel dans l'espace urbain (Bonaccorsi, 2018). Il est alors possible de comprendre les articulations entre dispositifs de médiation, espace urbain et politique d'action culturelle. La logique de l'enquête oblige à travailler selon deux dimensions pour comprendre ce que l'action culturelle fait à la ville, ce que la ville fait à l'action culturelle et l'expérience politique de cette transformation : ces dimensions sont la situation, la temporalité. Or, la compréhension de la temporalité relève le plus souvent de la chronologie c'est-à-dire du *chronos*. La temporalité « sur le terrain » est celle du *kairos*, un moment opportun.

Autrement dit, le rapport de temporalité joue en permanence, rendant particulièrement saillants et sensibles les écarts et interstices entre les différentes territorialités du terrain. La montée en généralité ou la transposition à d'autres « sites d'enquête » en découlent, comme entre Lille et Marseille, dans une démarche proche de l'ethnographie multi-site (Marcus, 1995).

À l'issue de ce chapitre, je souhaite recentrer le propos sur les caractéristiques de la relation sémiotique entre le terrain et le territoire, qui a été illustrée à partir d'une enquête et des opérations interprétatives qu'elle a nécessitées. Celles-ci semblent se cristalliser plus spécifiquement dans deux « moments » qui sont l'analyse et l'écriture.

Ces questions interrogent en d'autres termes les pratiques de collecte des données et leur traitement, non pas en niant les opérations de communication qui les fondent,

5. « Piqûre, petit trou, petite coupure – et aussi coup de dés » (Barthes, 1980 : 1126).

mais en cherchant des moyens de formaliser et de traduire dans la recherche ces opérations. En 2012, Florence Weber décrivait le processus comme :

> Un jeu de l'auto-analyse qui renvoie l'observation directe aux conditions sociales de sa possibilité [...]. Elle oblige l'ethnographe à traiter ses « données » comme l'historien traite les archives, c'est-à-dire en les rapportant toujours à leurs conditions de production, y compris lorsqu'il s'agit des notes de terrain qu'il rédige lui-même. Contrairement à l'historien en effet, l'ethnographe produit ses propres archives (notamment son journal), ce qui ne le dispense pas de traiter ce journal avec la même distance critique que l'historien les archives. [Weber, 2012 : 54.]

Ce que Weber désigne comme des « conditions de production » relève de la temporalité de l'enquête qui m'apparaît jouer un rôle puissant dans la définition du territoire qu'elle performe. Ainsi, Daniel Cefaï souligne bien que l'enquête de terrain relève de la production d'un espace-temps que l'enquêteur met en forme et :

> [...] où interviennent toutes sortes d'opérateurs de sens, d'informateurs et de narrateurs qui jouent des rôles et produisent des énoncés, spécifiant ainsi le statut des données qu'il présente et leur accordant un gradient variable de subjectivité ou d'objectivité, de plausibilité ou de certitude. [Cefaï, 2003 : 596.]

Céfaï montre ainsi à quel point l'enquête « bâtit » un terrain à la croisée entre l'expérience intime et singulière et des architectures de connaissances qui la précèdent, concepts, savoirs savants et savoirs profanes, avec d'autres enquêtes et d'autres lieux. Il rappelle que l'enquête s'inscrit dans un horizon passé et futur, relativisant l'inductionnisme, et insiste sur les structures de précompréhension qui rendent « vraisemblables » certaines interprétations des matériaux empiriques.

Or, l'espace-temps mis en forme et en intrigue ne revient pas au seul moment de la restitution de l'enquête et son écriture – autorité de l'ethnographe –, mais est plus profondément constitutif de la dimension communicationnelle de l'enquête, de sa contingence et de sa phénoménologie. L'attention portée à la temporalité et surtout son explicitation permettent d'une certaine manière de « faire jouer la valeur de référence implicite traditionnellement privilégiée, selon que l'on est attaché à ce qui survient ici et maintenant dans l'enquête, ou ce qui est survenu et qui a laissé sa trace dans le social indépendamment de toute observation » (Le Marec, 2002).

Par exemple, la catégorie du « non-public » invoquée par les acteurs culturels est redéfinie comme un point à partir duquel s'ordonne l'action, au sens géographique et symbolique. Le « non-public » est une projection qui renégocie et fige la place de l'institution, l'inscrit dans un temps long qui la dépasse et qu'elle performe (Bonaccorsi, 2010). Le territoire n'est pas défini comme décor, environnement ou même contexte : mais bien un territoire convoqué et construit symboliquement par le discours institutionnel sur l'action artistique et culturelle, mais aussi par les formes pratiques et situées de sa *performance*.

De ce point de vue, la perspective ethnographique gagne à être reformulée en une ethnosémiotique qui prête une attention à l'espace urbain, à ses formes (frontières, bâtis, etc.) [6], à son occupation par les acteurs culturels dans les dispositifs mis en œuvre ou encore sa représentation visuelle et discursive (Bonaccorsi, 2008). L'approche communicationnelle permet d'appréhender des granularités fines de l'aménagement culturel et de la territorialité des politiques culturelles, granularités qui complètent les connaissances sur les frontières sociales et spatiales de l'accès culturel.

Bibliographie

BARTHES, Roland (1995), « La chambre claire », *in Œuvres complètes* Tome III, Paris, Seuil (1980), p. 1108-1199.

BEAUD, Stéphane, WEBER, Florence (2012), « 11 – Le raisonnement ethnographique », dans *L'enquête sociologique,* Paris, Presses Universitaires de France, p. 223-246.

BONACCORSI, Julia (2001), « Le livre déplacé, une bibliothèque hors-les-murs », *Communication & Langages*, n° 127, p.21- 34.

BONACCORSI, Julia, LABELLE, Sarah (2004), « Analyser les transformations des objets empiriques », *Konex*, 2, disponible sur HAL-Archives ouvertes.

BONACCORSI, Julia (2008), « "Les vaches à lait ne vont pas au théâtre". Étude de la communication d'une Scène nationale », *in* Da Lage, Emilie, Cousin, Saskia, *Le sens de l'usine*, Créaphis, p. 107-114.

BONACCORSI, Julia (2009), *Le devoir de lecture. Médiations d'une pratique culturelle*, Paris, Hermès-Lavoisier.

BONACCORSI, Julia (2010), « Le non-public comme un ordre de l'action : modalités de présence du mot et glissements terminologiques », *Loisirs et société / Society and Loisure,* vol.32, n°1, p.23-45.

BONACCORSI, Julia (2018), « Les médiations architecturales dans l'aménagement culturel. Ethnographie visuelle de la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille », *MEI. Médiation et Information*, n°41

CEFAÏ, Daniel (2003), « Postface. L'enquête de terrain en sciences sociales », Cefaï, Daniel, *L'enquête de terrain*, Paris, Éditions La Découverte MAUSS, p. 468-615.

DA LAGE, Émilie, VANDIEDONCK, David (2002), « Introduction », *Études de communication*, n°25, p. 7-14.

DAVALLON, Jean (2004), « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche. », *Hermès,* n° 38, p. 30-37.

LE MAREC, Joëlle (2002), « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux *composites* », *Études de communication*, n°25, p. 15-40.

MARCUS, George. E. (1995), « Ethnography In/Of the World System : The Emergence of Multisited Ethnography », *Annual Review of Anthropology,* vol. 24, p. 95-117.

MAUGER, Gérard, POLIAK,Claude,PUDAL,Bernard (2010), *Histoires de lecteurs*, Éditions du Croquant.

RASTIER, François (2001a), « Éléments de théorie des genres », *Texto !* juin 2001 [en ligne].

RASTIER, François (2001b), *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France.

VERÓN, Eliseo (1987), *La sémiosis sociale. Éléments d'une théorie de la discursivité*, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes.

WEBER, Florence (2012), « De l'ethnologie de la France à l'ethnographie réflexive », *Genèses*, n° 89, p. 44-60.

WINKIN, Yves (1996), *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain.* Paris, Bruxelles, De Boeck Université.

6. C'est le cas par exemple de la médiation architecturale des équipements culturels, investissement symbolique des discours sur la culture.